

Mercredi 28 juin 1916

Chère sœur et beau-frère,

[...]

Je suis toujours en ligne, face aux Boches, depuis huit jours. C'est si tranquille dans ce nouveau secteur que je ne puis croire que nous sommes à proximité de l'ennemi. Le canon se fait rarement entendre mais chaque détonation se répercute longuement dans nos montagnes des Vosges. La nuit, quelques coups de fusils, alternant avec des rafales de mitrailleuses, troublent seul le calme de la nuit.

Je suis toujours dans la même ferme où sont nos pièces. Tous les matins à 2 heures et demie, je vais porter à l'officier qui reste assez loin à l'arrière dans un fort abri, le compte-rendu de la nuit. Je remplis le rôle d'agent de liaison; cela me plaît assez car j'aime à parcourir les boyaux. Je préfère cette activité à la vie stagnante et déprimante qui consiste à monter la garde au créneau.

Depuis quelque temps les Boches manifestent des vellétés pour surprendre et faire disparaître nos sentinelles. Le cas s'est produit plusieurs fois, notamment avant hier. Deux sous-officiers Boches, rampant dans la nuit, ont surpris une de nos sentinelles d'un petit poste, le forçant à mettre bas les armes. Mais le nôtre, ne perdant pas la carte, se laissa faire et, épiant l'instant propice, se jeta sur les Boches avec ses poings. La lutte allait tourner à l'avantage des deux Boches lorsque le nôtre lança un cri d'appel. Les Boches, effrayés, prirent la fuite mais notre héros, saisissant son fusil, abattit raide mort un des Boches. L'autre eut les deux cuisses traversées et tomba sur le parapet de la tranchée boche. Notre poilu alla à l'infirmerie car il avait reçu, en pleine figure, force coups de poing des sales Boches qui d'ailleurs l'ont payé fort cher.

Alors vous comprenez que moi, obligé de passer en ces endroits tout seul dans la nuit, si je prends mes précautions. Je m'avance à pas de loup, sondant l'obscurité, le Lebel à la main, chargé, prêt à faire feu. Malheur à celui qui se trouve sur ma route; c'est la chasse à l'homme.

Pour l'instant, nous ne sommes pas épatamment bien nourris. Nous mangeons des pommes de terre nouvelles, mais les cuisiniers ayant la paresse de les éplucher de sorte qu'il faut que nous les mangions avec la pelure, kif, kif, les cochons. Nous faisons chauffer notre café le matin à la ferme avec de l'alcool solidifié.

Ah! ce qu'il y a des rats par ici; c'est inconcevable. Il y en a des milliers qui courent partout. Ce matin il y en eut un qui fut pris dans une trappe. Nous l'avons couvert de poudre et l'avons allumé. Ah! sale rat, nous l'apprendrons à vivre. Comme il gigotait dans sa cage. Ensuite l'adjutant arriva, prit ma baïonnette et le perça au moins dix fois pour qu'il fut tué. Ce qu'ils ont le cri dur ces sales bêtes.

[...]

Votre frère qui vous aime et vous embrasse de tout cœur

Lucien Kern